

prise et pour mieux voir ceux qui entreraient ou sortiraient. Ce fut heureux pour nous que nous eussions agi de la sorte, car à peine étions-nous installés que Hartfield lui-même. Que dites-vous, Cotton ?

—Rien, mais pourquoi ? Je n'ai pas ouvert les lèvres.

—Il m'a semblé entendre un bruit... Nous aperçûmes donc Hartfield qui revenait de la chasse avec sa meute. Si nous avions été par terre, les chiens nous auraient sentis ; et ç'en était fait de Johnson, car Hartfield a juré de lui casser les reins ; et puis les brides que nous portions sur nous eussent trahi nos desseins. Mais bientôt nous vîmes arriver les chevaux. La nuit n'était pas encore venue. Choisir ceux qui nous plaisaient le plus, nous fut facile. Nous les harnachâmes avec nos brides ; puis nous élançant sur leurs dos, nous partîmes comme l'éclair au milieu du taillis.

—Comme Hartfield a dû enrager ! s'écria Cotton.

—Et c'est le pieux M. Rowson qui a été à la tête de l'entreprise ! ajouta Weston en éclatant de rire.

—Ah ! un mot encore, Rowson : sur quel sujet allez-vous prêcher demain ? Je donnerais quelque chose, foi de Cotton, pour entendre votre pieuse oraison.

—Le diable emporte le prêche de demain ! répondit Rowson d'un ton de colère. Je voudrais bien pouvoir me dispenser de cette momerie. Reciter des prières, chanter leurs hymnes stupides et ennuyeuses, quand je ne sais pas encore si nos chevaux...

—La jolie squaw Alapaha vous tiendra compagnie ! Diable, Rowson, mon cher, vous avez du goût !

—Voyons, hâtons-nous, dit Rowson ; il est temps de partir. Vous n'avez pas une goutte de whisky ? Cette canaille de Johnson a emporté ma gourde avec lui. Cotton, passez-moi une goutte de liqueur. Mais, damnation ! Qu'est-ce ceci ? une lumière au milieu du taillis ! Trahis, mes amis ; nous sommes trahis !

Et rapide comme la flèche, le bandit s'élança dans les buissons.

—Alapaha ! vociféra Rowson averti.

—La Peau-Rouge ! ajouta Cotton, blême de colère.

—Etes-vous seule ici ? demanda d'une voix saccadée le prédicateur à la tenture d'Assowaum ; êtes-vous seule ici ? Où est la Flèche emplumée ?

—Les chevaux piétinent et s'impatientent, fit Cotton de mauvaise humeur. Qu'allez-vous faire de cette femme ?

—Laissez-moi seul avec elle.

—Vous laisser seul avec elle, Rowson ! Parliou ! C'est ce que vous voulez, grand séducteur. La squaw est assez jolie ! Adieu, mon cher.

Quelques secondes après, bateaux et chevaux descendaient le courant à travers la brume épaisse qui couvrait le paysage.

CHAPITRE IX

ROWSON ET ALAPAHA

—Où est Assowaum ? demanda tout-à-coup Rowson en s'avancant vers la jeune Indienne.

Soit qu'elle s'attendit à cette question, soit qu'elle ne l'eût pas entendue, Alapaha ne desserra pas les lèvres, et le bruit seul de ses soupirs, comme aussi la respiration précipitée du méthodiste, troublait seul le silence de la nuit.

—Où est Assowaum ? répéta Rowson, en secouant le bras de la squaw éplorée.

Alapaha tressaillit au toucher de cet homme, ou eût dit qu'elle avait été piquée par un serpent :

—Laissez-moi ! Vos paroles sont du poison, vos mains donnent la mort. Votre dieu est le dieu de la trahison ; vous me faites horreur, laissez-moi.

—Où est Assowaum ? Par la mort-Dieu, répondez.

—Vous voulez savoir où se trouve mon mari ? répondit Alapaha avec dédain. Oh ! soyez tranquille. Il ne reviendra pas seul. Tremblez, maudit ! Car votre dieu sera incapable de vous défendre.

—Ah ! s'écria Rowson, dont les yeux s'illuminèrent d'une

joie diabolique, je comprends : Assowaum est allé chercher son ami. Bien ! mais vous êtes en mon pouvoir et nul ne pourra vous en arracher.

—Arrière ! Vos yeux brillent du feu de Satan ! Arrière ! vous dis-je ! Ah ! c'est vous, traître, qui avez arraché de mon cœur la foi de mes pères, qui avez voulu attiédir l'amour que j'ai voué à mon mari ! Misérable hypocrite !

—Vous êtes en mon pouvoir et je me moque de votre mari.

—Que le Manitou de ma nation qui m'inspire me donne la force ! s'écria Alapaha s'arrachant aux bras du prédicateur et brandissant le tomahawk qu'elle portait à sa ceinture. Vous allez mourir, infâme brigand ! Mourir par la main d'une femme, et les coyotes, les ba'uzards se disputeront les lambeaux de votre cadavre.

Et d'un bond l'Indienne s'élança sur Rowson... Mais son pied s'était heurté au sol ; Alapaha était tombée dans les bras de son ennemi...

Weston et Cotton avaient prêté l'oreille pendant quelque temps et entendu le cri poussé par l'Indienne.

—Que le diable emporte cet incensé, s'écria Cotton exaspéré. Pourvu toutefois qu'il n'attente pas à la vie de la squaw ! J'ai peur, Weston !

Taisez-vous donc, brute ! Voulez-vous donc vous mettre la tête dans un nœud coulant ?

Je ne veux pas qu'on la tue ; ce n'est qu'une femme, et

—Voyons, pas de plaisanteries... Attention à ce cheval ; ne laissons pas de traces de notre passage ; damnation ! On aperçoit dans la boue du rivage les marques de ses sabots.

—Prenez garde ! J'aperçois quelqu'un debout sur ce tronc d'arbre.

—Mais c'est Rowson !

—Lui même ! Et voici de quoi manger, mes braves ! Un excellent quartier de cerf rôti !

—Où est la squaw ? demanda Cotton en regardant Rowson en face.

—En lieu sûr.

—En lieu sûr ? Vous ne lui avez pas fait de mal, toujours ?

—Mêlez-vous de vos affaires... N'auriez-vous pas un vieux chiffon, un mouchoir à me prêter ?

—Ma cravate vous convient-elle ?

—Attachez-la moi autour du cou, au haut du bras.

—Tiens ! Qu'avez-vous donc à l'épaule ?

—Oh ! rien. Cette coquine d'Indienne, en se débattant, s'était emparée du tomahawk que je lui avais arraché des mains, et elle... mais n'importe. Vous voyez ces montagnes dont les pics sont ombragés par les mélèzes et les noyers : nous voici arrivés. Je vais vous quitter. Vous savez, Cotton, où vous devez aborder ?

—Ne craignez rien... Mais n'est-ce pas du feu que j'aperçois sur le rivage ? Un campement d'émigrés, sans doute ?

—Pas un mot sur vos têtes ! murmura Rowson. Peu importe qui que ce soit. Le rideau de jones et l'ombre des arbres nous cacheront à tous les yeux.

Au même instant, un chien se mit à aloyer sur le rivage, et l'on entendit une voix qui cherchait à faire taire l'animal. Mais les roseaux étaient si touffus, que les voleurs passaient sans encombre.

—Maudits soient les chevaux, murmura Cotton. Ils reniflent comme des marsouins.

—Nous ferions bien de leur laisser mettre pied à terre, dit Rowson. Voici d'ailleurs la place où je veux descendre. Attention à babord, le gouvernail plus près !

Et le brigand sauta hors du bateau sur un rocher plat et disparut dans le fourré.

Weston et Cotton poursuivirent leur route jusqu'à l'endroit indiqué par Rowson. Des rochers basaltiques descendaient là jusqu'au milieu de la rivière et leur cime était couronnée d'un taillis très-épais. Les aventuriers détachaient les chevaux.

—Frappez du pied, mes bonnes bêtes ! Vous aurez bientôt une bonne trotte à faire. Weston, tenez les brides. Je vais noyer l'une de nos barques ; quant à l'autre, je la laisse aller